CN D
Centre national de la danse

THE ART NEWSPAPER
Octobre 2020

Hors piste

BORIS CHARMATZ : LA DANSE TOUT TERRAIN

Le danseur et chorégraphe, à l'honneur du Festival d'Automne à Paris, évoque son parcours, son goût pour les arts plastiques et sa conception de la danse.

PARIS. C'est à un véritable marathon auquel se livre le Français Boris Charmatz, 47 ans, à l'invitation du Festival d'Automne à Paris. Jugez plutôt l'agenda du résident bruxellois : une dizaine de spectacles de septembre 2020 à janvier 2021, dont des créations, des pièces de répertoire et des recréations, programmés de la MC93 Bobigny et du Théâtre Nanterre-Amandiers à la nef du Grand Palais en passant par le Théâtre national de Chaillot et l'espace modulable de Lafayette Anticipations, à Paris. L'ensemble n'a rien d'un remake d'*On achève bien les chevaux* de Sydney Pollack, mais dessine le « Portrait » d'un artiste frondeur qui pratique la danse autant avec sa tête qu'avec ses jambes.

LE MUSÉE DE LA DANSE

Boris Charmatz fait de son art un fantastique terrain de jeu, dont les limites sont toujours en mouvement, un inépuisable champ des possibles. L'artiste ne cesse de questionner sa pratique, de l'installer dans des territoires inédits. De 2009 à 2018, il a inventé le Musée de la danse, Centre chorégraphique national de Rennes, un projet qui tient plus du concept que de l'institution en dur et où il a renouvelé la relation entre les danseurs et le public, imaginant de nouveaux formats, entre expositions et spectacles. « *Au départ, je n'ai pas cherché à imiter le musée d'Art moderne. J'ai l'impression que la danse est coincée entre deux espaces symboliques qui communiquent mal : l'école de danse, lieu de pratique, et le théâtre, où l'on va voir la danse. En dessinant une porte intitulée "Musée de la danse", on peut se poser des questions sur le rapport à l'histoire, l'idée de collection, l'organisation spatiale.* »

L'expérience du Musée de la danse séduit le Museum of Modern Art (MoMa), à New York (2013), la Tate Modern, à Londres (2012 et 2015), le Reina Sofia, à Madrid (2016)... Boris Charmatz et ses danseurs sont invités à insuffler du vivant dans ces monuments de l'art, à créer aux abords des œuvres et des visiteurs. « *Les musées avaient raté le mouvement de l'art performance des années 1970. Dans les années 2000, ils n'ont pas eu envie de manquer un nouveau tournant performatif, de passer à côté de cette ébullition intellectuelle autour de ce que l'on appelle la non-danse. C'est ce qui nous a amenés à travailler ensemble.* » Pour le MoMA, il monte *20 Danseurs pour le XXe siècle et plus encore*. Une sélection de chorégraphies emblématiques, sorte d'anthologie de solos de danse, allant de Michael Jackson à William Forsythe. Une pièce en forme d'exposition vivante qui sera jouée du 23 au 25 octobre au Théâtre du Châtelet, à Paris.

C'est sans doute parce qu'il l'interroge en permanence que la conception de la danse de Boris Charmatz n'est pas figée. Elle embrasse autant les acrobaties de Charlie Chaplin que la radicalité des actionnistes viennois.

UNE ENFANCE DANS L'ART

C'est à ses parents que Boris Charmatz doit sa relation aux arts plastiques. Enseignants, ils sont des « *militants syndicaux et culturels* ». Ils l'emmènent dans les musées, au théâtre, dans les festivals de cinéma. Ils se rendent en famille à l'Institut Lumière, à Lyon. Combien de Savoyards ont vu, à 10 ans, les intégrales de Marcel Carné ou d'Ernst Lubitsch sur grand écran ?

« *Ma mère était adjointe à l'éducation à la mairie de Chambéry, liste d'union de la gauche. Ils sortaient tous les soirs pour des réunions. J'avais la hantise d'être abandonné, alors je voulais à tout prix sortir avec eux, où qu'ils aillent. J'ai le souvenir d'avoir grandi dans l'art contemporain. J'ai visité à 7 ans une exposition du sculpteur Toni Grand à Chambéry en 1980, découvert Christian Boltanski et Annette Messager au Musée de Grenoble. À 10 ans, j'ai appris par cœur des poèmes en allemand de Kurt Schwitters. Pour moi, Schwitters, c'était d'abord la voix, la* Ursonate. *Cette sonate de sons primitifs représentait déjà une certaine idée de la performance. Mes parents aimaient l'expressionnisme allemand, Die Brücke, Karl Schmidt-Rottluff, mais aussi Pierre Soulages... J'ai vu les films de Pier Paolo Pasolini et Andreï Tarkovski à 12 ou 13 ans. Mes parents étaient plutôt libéraux. Ils me laissaient me balader dans la bibliothèque, dont les auteurs allaient du marquis de Sade à Honoré de Balzac. Il n'y avait pas de freins, et moi, j'étais demandeur.* » Tout le monde n'a pas la chance d'avoir des parents communistes.

Le goût pour l'art n'a plus jamais lâché le jeune homme. Élève de l'école de danse de l'Opéra de Paris de 1986 à 1989, puis du Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Lyon, il entame des cours d'histoire de l'art à distance. « *Après mon bac, obtenu par correspondance, j'avais envie de continuer. J'ai toujours beaucoup aimé les études* ». Inscrit à l'université Lille-III, celui qui est déjà danseur professionnel bûche sur la peinture de la renaissance italienne à partir de polycopiés en noir et blanc. Il en faudrait plus pour le dissuader. Le garçon est aussi sympathique que déterminé.

LE PONT VERS L'ART CONTEMPORAIN

Plus tard, la danse lui permet d'entrer en contact avec des plasticiens. « *Jean-Luc Moulène m'a beaucoup marqué. Il a formé mon regard avant même que nous nous rencontrions. On m'avait conseillé son travail, alors j'ai acheté le catalogue de son exposition "Déposition" au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, en 1997. Quand j'ai feuilleté l'ouvrage, j'ai eu l'impression qu'il n'y avait rien à voir. J'ai trouvé ses images banales. J'ai creusé et je me suis replongé dans le livre. C'est seulement à la troisième consultation que j'ai compris les réseaux de signes, une sorte de sous-texte à l'image. Par la suite, je lui ai rendu visite dans son atelier. À l'aube des années 2000, nous avons mis en place des laboratoires de recherche pour interroger les notions de pratiques. Pourquoi le danseur ne travaille-t-il que collectivement, dans un studio de danse, en répétant tous les jours les mêmes échauffements ? Pourquoi le plasticien, lui, se questionne-t-il sur le studio ?* »

C'est sans doute parce qu'il l'interroge en permanence que la conception de la danse de Boris Charmatz n'est pas figée. Elle embrasse autant les acrobaties de Charlie Chaplin que la radicalité des actionnistes viennois. « *L'actionnisme viennois, les performances de Mike Kelley, de Chris Burden, de Graciela Carnevale, de Sanja Iveković ou de Marina Abramović, les vidéos de Vito Acconci, qu'on les aime ou qu'on les déteste, font partie de notre culture visuelle du corps. Si l'on pratique la danse en ignorant ces courants, on manque quelque chose.* » Lui ne veut pas quitter sa position de danseur. Il ne se revendique nullement plasticien comme l'ex-danseur Tino Sehgal dont il interprète, dans le cadre du Festival d'Automne, le légendaire solo *(sans titre)* (2000), la dernière pièce de Sehgal pour la scène avant son passage dans la sphère des arts visuels.

Boris Charmatz aimerait à nouveau collaborer avec son acolyte allemand ou avec le plasticien néerlandais Aernout Mik, avec lequel il a réalisé un film, *Daytime Movements*. Le chorégraphe apprécie également beaucoup le travail d'Anne Imhof, Lion d'or à la Biennale d'art de Venise en 2017. Les envies ne manquent pas, mais son programme est bien chargé. En janvier 2021, il aura l'honneur d'être le dernier à fouler le sol de la nef du Grand Palais avant sa fermeture pour travaux. « *J'adore cet espace, cette cathédrale laïque de la République. J'envisage quelque chose d'humain, de dansant et de chorégraphique qui réponde aux Monumenta. Je veux faire une Monumenta pour tous.* » Les contours de cette double création baptisée *La Ronde* et *Happening Tempête* sont encore soumis à l'évolution de la pandémie de Covid-19. Espérons que le virus accorde au public une dernière danse sous la nef.

JULIEN BORDIER

Boris Charmatz et Emmanuelle Huynh dans *Étrangler le temps*, dans le cadre de *A dancer's day*, Tempelhof Volksbühne, Berlin.
© Ursula Kaufmann

Boris Charmatz. © Sébastien Dolidon

« Portrait Boris Charmatz » au Festival d'Automne à Paris : *Aatt enen tionon*, 14-16 octobre 2020, Théâtre Nanterre-Amandiers, Nanterre ; *20 danseurs pour le XXe siècle et plus encore*, 23-25 octobre 2020, Théâtre du Châtelet, Paris ; *10 000 gestes*, 25-27 novembre 2020, Théâtre national de Chaillot, Paris ; *À bras-le-corps*, 26-28 novembre 2020, Centre national de la danse, Pantin ; *boléro 2/étrangler le temps*, 7 décembre 2020, musée de l'Orangerie, Paris ; *La Ronde/Happening Tempête*, 15-16 janvier 2021, Grand Palais, Paris. festival-automne.com, borischarmatz.org